

« Roxane D'Orléans Juste en solo »

Alexandre Lazaridès

Number 72, 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28769ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lazaridès, A. (1994). « Roxane D'Orléans Juste en solo ». *Jeu*, (72), 142–143.

« Roxane D'Orléans Juste en solo »

« Virginie » (première canadienne) ; chorégraphie : Roxane D'Orléans Juste ; musique : la Bottine souriante (Yves Lambert et André Alain) ; conception visuelle : Julia Rubin. « Spanish Dance (1948). An Impression of Flamenco Dance » ; chorégraphie : Daniel Nagrin ; musique : Geneviève Pitot ; conception visuelle : Sylvia Marshall ; costume : Daniel Nagrin. « Transfiguration » ; chorégraphie : Susanne Linke ; musique : Franz Schubert ; conception visuelle : Wilfrid Kreisiment ; costume : Susanne Linke ; répétitrice : Fernande Girard. « Niobé », extrait de « Danses pour Isadora » (1971) ; chorégraphie : José Limon ; musique : Frédéric Chopin ; costume : Charles D. Tomlinson ; conception visuelle : Steve Woods. « Sémélé » ; chorégraphie : Annabelle Gamson ; musique : Frederic Haendel, Philip Glass et Foday Moussa Suso ; conception visuelle : Julia Rubin ; costume : Laurel Parrish. Production de Roxane d'Orléans Juste, présentée au Studio de l'Agora de la danse du 16 au 18 octobre 1994.

La Jeune Fille et la mort

Des cinq numéros que comportait la soirée, c'est le troisième, « Transfiguration », qui a mis en valeur le talent de la danseuse. La chorégraphie en était signée Susanne Linke, sur une musique de Schubert. Le deuxième mouvement du quatuor *la Jeune Fille et la mort* est un des grands moments de la musique de chambre. Sur un thème lent et sourd, qui commence comme un râle, Schubert a écrit des variations qui vont en s'amplifiant, selon une architecture magnifique. La danseuse a su donner à ses mouvements l'équivalent de cette intensité jamais démentie. Au début, lorsque l'éclairage monte lentement, on voit un corps couché. On dirait que c'est une femme qui dort, sauf qu'une certaine raideur indique que ce corps n'est pas abandonné au repos.

Quand la musique, au bout de quelques instants, a enfin établi son mystère, le corps pivote avec une indicible lenteur, comme s'il était tendu sur une roue, ou plutôt, comme si ce corps était tranquillement secoué par une houle au fond de quelque océan, car bientôt, il se dresse un peu, se recouche, se relève, tandis que les membres flottent soupagement, comme des algues constamment agitées par les fonds marins. Les mouvements s'amplifient, et le corps est projeté çà et là à travers la scène, dans une errance qui est dérive et détresse. À la variation lente, qui marque le retour au thème de départ, le corps se recouche, lassé ; il roule encore un peu, la lumière descend, disparaît. Les yeux cherchent encore à voir à travers les ténèbres : plus rien.

Entre folklore et mythologie

La poésie de « Transfiguration », placée au milieu du spectacle, avait fait vite oublier les deux premiers numéros. « Virginie », donnée en première canadienne, sur une chorégraphie de la danseuse, vêtue pour la circonstance d'une jupe paysanne, illustre un de ces tristes destins de jeune fille que son amoureux abandonne pour répondre à l'appel



de la mer. Cette danse figurée n'était qu'une sorte d'ouverture. Plus intéressant était ce qui suivait, « Spanish Dance (1948). An Impression of Flamenco Dance », d'après une chorégraphie de Daniel Nagrin, où Roxane D'Orléans Juste a démontré un sens du rythme d'une grande précision, avec des battements des jambes qui imitaient les trilles avec une exactitude impressionnante.

La seconde partie du spectacle a été des plus décevantes. Les moyens mis en œuvre pour illustrer l'argument mythologique des deux derniers numéros ne m'ont pas paru appropriés. « Niobé », dansée en longue robe violette aux plis retombants, sur la musique accablée de *l'Étude en mi bémol mineur* de Chopin, d'après une chorégraphie de José Limon, mimait un pathos statique (quelque peu prétentieux quand il s'agit de danse), et passait trop vite pour que l'on comprenne ou que l'on réagisse. « Sémélé », où Haendel et Philip Glass se donnaient rendez-vous pour la chorégraphie d'Annabelle Gamson, lassait, en revanche, par des va-et-vient et des tournolements incessants et tout à fait convenus, dont la finalité se révélait, au fil des minutes, de plus en plus obscure ; en fait, la danseuse paraissait n'avoir d'attention que pour un grand carré de tulle rouge, dont le déploiement intempestif la cachait la plupart du temps. ♦

Photo : Beatriz Schiller.